

# Le Samedi

VOL. IV — NO. 23

MONTREAL, 12 NOVEMBRE 1892

PAR ANNEE, \$2.50  
LE NUMERO 5 CTS

LA SCIENCE DE L'AVENIR



LES CARTES N'ONT PLUS DE SECRETS POUR ELLE.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,  
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et  
les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE &  
CIE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre àLA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"  
MONTREAL.

MONTREAL, 12 NOVEMBRE 1892.



Les chiens qui hurlent font rarement de la  
bonne saucisse.

La renommée est une toilette brillante qui  
s'use vite aux entournaures.

Les gens les plus malheureux dans une grande  
ville sont ceux qui n'y résident pas

Si l'argent pouvait convertir les hommes bons,  
il ne serait plus nécessaire de prêcher.

L'optimiste est celui qui se croit capable de  
passer la saison des noix sans se noircir les dents.

La ville de Saint Louis est fière de posséder un  
homme qui n'a ni jambes ni bras. Il n'est que la  
moitié d'un mauvais garnement.

Un journal de tempérance s'écrie : Entrez dans  
une buvette, qu'est-ce que vous y verrez ?  
Mais du whiskey, probablement.

Bien des personnes ont appris, dans une bou-  
tique de tonnelier par exemple, qu'un cerceau de  
baril même ne se laisse pas mettre impunément  
le pied dessus.

## L'ANGÉLUS

(D'APRÈS LE TABLEAU DE MILLET)

L'étoile du berger au fond des cieux s'allume ;  
L'hirondelle, en chantant, a regagné son nid ;  
Tout est calme et repos dans l'espace infini,  
Et des brises du soirs la plaine se parfume.

Comme sous le marteau vibre et frémit l'enclume,  
L'Angélus a tinté sur le bronze béni...  
Laboureur ! vers le ciel lève ton front bruni,  
Puis rentre à la chaumière, où déjà ten toit fume

Mais, comme on voit les blés s'incliner sous le vent,  
Ta jeune épouse et toi, près de quitter les herbes  
Invoquez le Dieu bon qui fait mûr les gerbes !...

Que vous importe, à vous, le riche ou le savant ?  
Vous avez les secrets de la terre féconde,  
Et vous êtes la source où s'abreuve le monde !

JOSEPH MANIN.

## C'EST UN CONGÉ

C'est un congé qu'en vers je vous envoie,  
Tout est fini, je ne vous aime plus,  
Et mon cœur bat d'une suprême joie  
En déchirant les contrats souvent lus.

Je vous aimais, j'étais votre humble esclave,  
Comme un monarque aux pouvoirs absolus.  
Vous ordonniez... superbe, fier et grave...  
Tout est fini ! Je ne vous aime plus !

Le temps n'est pas, où de votre sourire  
J'aimais la noble et seraine fierté,  
Je foule aux pieds votre fictif empire  
En rougissant de ma servilité ?

Que vous saviez, pour me rendre docile  
F'indire à mes yeux un tragique courroux ?  
Je ne crains pas votre regard tranquille,  
Ni vos fureurs... Je ne crains rien de vous !

Et le matin, à l'heure où tout repose,  
Quand vous viendrez, bien sûr de mon amour,  
Pour vous, Monsieur, la porte sera close ;  
Vous souffrirez peut-être à votre tour.

Au bout des doigts, j'ai des griffes pour armes,  
Prends garde à moi ; prenez garde moqueur.  
Je me souviens !... Qui fit couler mes larmes  
Verra saigner et palpitier son cœur !

Vous en verrez tressaillir chaque fibre,  
Et vos regrets deviendront superflus.  
L'amour vous tient, et moi je me sens libre...  
Tout est fini ! Je ne vous aime plus !

RACHEL SCHOPIN.

## LE POUVOIR DE LA LOI

Il y a quelque temps, dans une ville de com-  
merce, tous les habitants de certaines rues étaient  
éveillés chaque soir, par les ébats trop bruyants  
d'un marin d'une taille gigantesque.

Un officier de police d'une taille plutôt petite  
que grande vint un jour pour l'arrêter. Pour  
toute réponse, le marin le prit sous son bras  
comme un simple colis, et continua sa route et  
son vacarme. Enfin, après une bonne distance  
l'officier de police lui cria :

— Si tu ne me lâches pas, je vais te soulever !

## Les vérités pas bonnes à savoir



— Toto, (à sa tante). — Oh ! Comme les dents te poussent  
vite ! Tu n'en avais pas une hier soir.



II

(Le lendemain.)

(À sa grande sœur). — Ma tante dit que tu as pris ses  
dents ce matin. Voici les tiennes.

## SON PESANT D'OR

Alphonse. — Ma chérie, je vous aime, je vous  
adore.

Hortense. — Votre ami Louis, m'aime aussi.

Alphonse. — Je le sais, mais il ne peut pas vous  
aimer comme je vous aime.

Hortense. — Cependant, il prétend que je vau  
mon pesant d'or.

Alphonse. — Dites-moi, Hortense, combien pe-  
sez-vous ?

Hortense. — Attendez un peu, je crois que c'est  
cent treize.

Alphonse (prenant un crayon et une vieille en-  
veloppe de sa poche, commence un petit calcul).  
— Cent-treize livres. Dans cent-treize livres il  
y a seize fois autant d'onces, soit dix-huit cent  
huit. Maintenant, l'or vaut vingt piastres et  
soixante-sept cents l'once, par conséquent, cela  
fait trente-sept mille, trois cent soixante-onze  
piastres et trente-six cents.

Hortense. — Pour l'amour du ciel, que faites-  
vous là ?

Alphonse. — Je suis à faire la différence d'éva-  
luation entre Louis et moi. Il vous estime exac-  
tement à trente-sept mille, trois cent soixante-  
onze piastres et trente-six centins. Voyez-vous  
le juif, il calcule votre valeur même jusqu'aux  
centins. Il vous vendrait pour moins de qua-  
rante mille piastres ! L'idée d'introduire des cen-  
tins dans votre valeur. Tandis que pour moi,  
ma bien-aimée, vous me valez des millions et des  
millions.

Hortense. — Alphonse, je vous aime, je serai  
votre femme.

## SA POÉSIE A LUI

Un journaliste célèbre avait un jour écrit un  
article très élaboré, avec une péroraison de mi-  
eux réussies. A son grand détriment, cependant, un  
des typographes, croyant avoir de la poésie en  
main, l'imprima comme telle. Jugez de la rage  
de ce pauvre journaliste quand il vit son chef-  
d'œuvre ainsi défiguré. Il s'en va chez le rédac-  
teur en chef.

— Voyez, dit-il, la belle besogne qu'a faite un  
typographe imbécile. Il a gâté, complètement  
gâté mon meilleur article.

Le rédacteur, avec cette figure froide et impas-  
sible, qui appartient aux gens de son espèce, se  
fait expliquer l'affaire, et ajoute :

— C'est bien, monsieur, je vais voir à ce que  
justice vous soit rendue.

— Cyrille, dit-il au typographe, est-ce vous qui  
avez composé ceci ?

— Oui, monsieur, c'est moi.

— Vous pouvez vous vanter d'avoir fait une  
jolie affaire. Pourquoi diable avez-vous imprimé  
comme étant des vers, ce qui n'était qu'une belle  
et bonne prose ? Vous avez détruit totalement le  
plus bel article de Monsieur Plumelégère.

— De la prose cela ? je dois vous dire, mon-  
sieur, que j'ai lu l'article sur tous les sens, et  
comme je n'y ai trouvé ni queue ni tête, j'ai cru  
que c'était de la poésie.

## CELA DEPEND DU POINT DE VUE.

Monsieur Bonnasse. — En général, les médecins  
sont très généreux.

Monsieur Scriptique. — Comment cela ?

Monsieur Bonnasse. — Est-ce qu'ils ne sont pas  
toujours à traiter quelqu'un.

## A CORSAIRE CORSAIRE ET DEMI



Elle.—Ainsi vous voilà fiancé à Louise.  
Lui.—C'est vrai ! Je ne voulais que lui faire croire que je faisais semblant de la demander pour savoir ce qu'elle dirait.  
Elle.—Et qu'a-t-elle dit ?  
Lui.—Pristi ! C'est drôle ; c'est elle qui m'a fait croire que je la demandais pour de bon.

## LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens)

Les enfants terribles...

Toto, à un de nos bons chauves :

—Dis donc, Monsieur, c'est-il vrai que tu te peignes avec un rasoir ?

Au Tribunal correctionnel :

—Vous avez entendu injurier Madame X... ? demande le président à un témoin.

—Oui, Monsieur le président.

—En quels termes ?

—Au terme d'avril.

Jean-Jean présente son fils au maître d'école, lequel après avoir examiné l'enfant, s'écrie :

—Mais il bégaye, ce mioche !

—Pas du tout, répond Jean-Jean... ce n'est que quand il parle !

Bébé, qui a six ans, ronfle comme un gendarme.

Il s'en défend avec énergie.

—Je ne ronfle pas, disait-il hier à sa mère... je dors aux éclats !

—Vous savez, notre ami Albert se marie.

—Allons ! encore homme à la mer.

—A la belle-mère, vous voulez dire !

A la sortie d'un banquet républicain.

—As-tu bien diné Ch... ?

—Tellement bien que, pendant que tout le monde criait : "Vive la République !" moi je criais : "Vive la restauration !"

Nos bébés :

—N'est-ce pas que tu as beaucoup d'argent, parrain ?

—Non, mon petit, qu'est ce qui peut te le faire croire ?

—Mais si, maman disait encore hier que tu étais un riche crétin.

Retour de la distribution des prix.

Paul baisse la tête.

Mariette, sa sœur, les bras chargés de livres et de couronnes, est complimentée à la ronde.

—Comment, Monsieur Paul, fait la grand'mère, pas le moindre prix ?

Et Mariette, cherchant à excuser son frère :

—Oh ! tu sais, grand'maman, il ne faut pas le gronder ; ce n'est pas de sa faute : il n'en restait plus.

En Cour d'assises :

Le président, très grippé, ne cesse de tousser. Un gendarme le regarde d'un air attendri, puis, profitant d'une suspension de séance, s'approche de lui et lui dit :

—Pardon, excuse, Monsieur le président, vous avez un mauvais rhume. Mais je connais un remède souverain qui m'a guéri.

—Lequel, mon ami !

—Eh bien ! mon président, mettez des chaussettes.

Savez-vous pourquoi les sourds ne prennent jamais de poissons aux filets ?

Eh bien, tout simplement parce qu'ils n'en... tendent pas.

Dans un hôtel de troisième ordre :

—Donnez-moi un lit bien blanc.

—Oui, Monsieur.

—Vous en êtes bien sûr ?

—Oh ! nous n'y avons fait coucher que les personnes qui avaient l'air d'avoir du linge bien propre !

Jacques a quatre ans.

Son institutrice lui donne la deuxième leçon et lui fait épeler les lettres de l'alphabet.

On arrive à la lettre U ; Jacques ne peut la prononcer.

L'institutrice, sachant que le bébé a un cheval mécanique, lui demande de prononcer le mot qu'il dit à son cheval quand il veut le faire marcher

Et Jacques, d'un air narquois :

"Moi, je ne lui dis rien, il est en bois."

Chez un barbier grincheux :

Le client.—Attention ! j'ai un petit bouton là, sur le côté... prenez garde de ne pas le couper.

Le barbier, (avec ironie).—Vous y tenez donc bien à ce bouton-là ?

Calino visite un paquebot de la force de 1200 chevaux.

Il examine tout avec curiosité et paraît enchanté de sa visite. Toutefois, en sortant :

—Tout cela est fort beau, dit-il, mais nous n'avons pas visité les écuries.

—Il n'y en a pas, Monsieur.

—Comment ! il n'y en a pas ? Mais où donc logez-vous les 1200 chevaux dont vous me parliez tout à l'heure ?

—Quelle chaleur !

—Quelle chaleur !

—Une vraie chaleur tropicale.

—Oh ! oui, beaucoup trop !

Un mot d'enfant bien triste dans sa touchante naïveté :

On est sur le balcon d'une maison de bonne apparence, rue Jouffroy :

—Dis donc, marraine, qu'est ce que c'est que cette montagne qu'on voit là-bas ?

—C'est le Mont-Valérien, mon petit ami.

—Ah !... près de chez nous il y a aussi une montagne, maman en parle souvent.

—Laquelle donc ?

—Le Mont-de-Piété.

Calino raconte à un ami les ennuis de son dernier voyage.

—Figurez-vous que dans le wagon, je m'étais placé près d'une portière dont la vitre ne pouvait pas se relever, ce qui fait que je recevais tout le temps le vent dans la figure.

—Il fallait changer de place.

—Avec qui ? J'étais tout seul dans le compartiment.

Gaston apprend que sa sœur va entrer dans un lycée de jeune filles ; il est très intrigué.

—Maman, qu'est-ce qu'on peut bien leur apprendre, aux filles, dans un lycée ?...

—Mon enfant, on leur apprend à devenir des hommes !

Un brave paysan des environs de Paris, reçoit la visite du contrôleur des contributions qui lui demande :

—Vous n'avez pas plus de bêtes que l'année dernière ?

Et le paysan :

—Aussi vrai que vous êtes ici, Monsieur, il n'y a qu'un âne de plus dans la maison.

Un faux monnayeur essaie de persuader au Jury qu'il a commis son crime dans un moment d'égarement.

—Voici, dit-il, comment les choses se sont passées : on allait me saisir, faire vendre mes meubles. Un matin, je fus averti que les poursuites allaient aboutir. J'entendais monter l'huissier ! Alors j'ai perdu la tête et, dans mon trouble, j'ai imité un billet de banque !

Calino possède un ami qui est en ce moment en déplacement du côté de Marennes.

L'autre jour, sa cuisinière l'avertit qu'on vient de lui envoyer une superbe bourriche.

Calino l'ouvre aussitôt et tout ému :

—Le brave garçon, tout de même ! Il m'envoie des huîtres ; il a pensé à moi.

Rue de Lariche :

Une énorme dame monte dans le tramway où il lui faut double place.

—Je croyais que le tramway n'était pas pour les éléphants ? dit un voyageur à son voisin.

La grosse dame, qui a entendu :

—Monsieur, le tramway c'est comme l'arche de Noé ; on y accepte tous les animaux, depuis les éléphants jusqu'aux ânes.

## LA PRUDENCE MÊME



Madame Molligan.—Quand il est mort, il m'a dit : "Tu sais, pas de veilles au corps. Mets plutôt la cruche dans mon cercueil, je me veillerai moi-même."

Madame Delainée.—Et vous l'avez fait ?

Madame Molligan.—Non, ce cher enfant ; quand il aurait vu les vers arriver, il se serait encore cru dans le delirium tremens.

## AURORE

A monsieur François Coppée.

Dans le vieux cimetière endormi sous les cieux  
L'herbe est lourde des pleurs que d'invisibles yeux,  
Du haut du firmament, versent dans les ténèbres.  
C'est l'heure où, fatigués de leurs appels funèbres,  
Dans les murs ruinés, croulants et pleins de trous,  
Par terreur du soleil se cachent les hiboux ;  
L'heure où la nuit s'enfuit, emportant dans ses voiles  
Au fond du ciel pâli les mourantes étoiles. . . .

L'air est déjà moins noir, mais ce n'est pas le jour.

Dans l'ombre transparente on devine la tour  
Du clocher qui, des morts surveillant la demeure,  
Hurle aux vivants les glas et leur compte chaque heure,  
Cri du Temps qui vieillit, aux seuls vivants jeté,  
Car l'heure chez les morts s'appelle Éternité.

Au bas du cimetière en pente vers l'aurore,  
Vaguement entrevu, le hameau dort encore.  
Pas un feu : pas un bruit ; ni mouvement, ni voix ;  
Silence grandiose au milieu de ces croix.

Cependant l'horizon est tout blanc de lumière.  
Clocher, moisons, tombeaux, tout sort de l'ombre, et,  
La haute voix d'un coq annonçant le soleil [fière,  
Sonne, comme un clairon, le réveil, le réveil. . . .  
Et, comme autant d'échos, d'autres clairons répondent,  
Et mille bruits dans l'air passent et se confondent ;  
Un volet en s'ouvrant grince et bat contre un mur ;  
Un verrou crie et geint ; des pas sur le sol dur  
Font claquer des sabots en alarquant une oie ;  
Un moineau chante ; un boeuf mugit ; un dogue ahoie.  
Au cadran du clocher quatre coups ont tinté :  
Et soudain le hameau semble ressuscité.

Se réveilleront-ils aussi, les morts que j'aime ?  
Les reverrai-je un jour dans l'azur où Dieu sème,  
Enormes grains de feu, les astres flamboyants ?  
Comme il est bon de croire avec les vrais croyants,  
O mes chers disparus, que nous avons des aïles !  
Croire qu'il est un lieu plein de fleurs éternelles  
Et d'arbres merveilleux caressés par le vol  
D'oiseaux chantant l'amour mieux que le rossignol,  
Où tout est pureté, splendeur, joie, harmonie,  
Où l'âme à l'âme-sœur reste à jamais unie !  
Croire enfin qu'animés par la divinité,  
Nous avons droit comme elle à l'immortalité !

Et tandis que je songe, un rayon qui vous dore,  
O croix, vous baise au front et vous parle d'aurore.

PAUL IONES

## VOLEUR DE NUIT

I

—Je vous conseillerais plutôt le style arabe,  
dit le médecin de colonisation.

Le curé se prit le nez entre le pouce et l'index.

—J'y ai bien pensé, répondit-il en hochant la tête. Puis j'ai réfléchi que cela serait commettre une maladresse en pays musulman. Et décidément je m'en tiens au romain pour la façade. A l'intérieur, du gothique.

## EXPRESSION INCOMPLÈTE



Lui. — Pouah ! Ce beurre sent le navet.  
Elle. — Allons donc ! C'est ton nez.

—Du gothique ! et qui vous fournira l'argent pour la nef ? vous savez ce qui vous a été alloué pour votre église neuve ?

—Bien peu, grommela le prêtre en faisant une moue méprisante.

—Trop encore, riposta le docteur. Car si le Conseil municipal m'avait écouté, vous n'auriez pas obtenu un sou.

—Je le sais ! dit sèchement le prêtre en chassant violemment un caillou du bout de sa canne. Cependant, vous feriez acte de bonne politique, vous autres parpaillots en soutenant de vos deniers de culte catholique. Mais allez demander de la logique à des athées ! j'entends de la saine logique, car lorsqu'il s'agit de manifester leur haine contre la religion, ils deviennent malins comme des singes. Je suis sûr que vous me conseillez le style arabe afin de transformer mon église en mosquée. Au lieu de clocher il vous faut un minaret. Cela devient à volonté un beffroi, un télégraphe aérien ou un pigeonnier. Les parpaillots sont gens pratiques.

—Bien moins que vous, dit froidement le médecin. Il me souvient qu'un curé de ma connaissance me racontait (il n'y a pas trois jours) que, dans je ne sais plus quelle mission d'Afrique, certains prêtres obtenaient de fort bons chrétiens à l'aide d'une bouteille de rhum. Avec deux bouteilles, ils faisaient un petit saint.

Le curé baissa la tête, une large et énergique tête chauve, et passa ses doigts nouveaux dans sa longue barbe grise.

—Et quand ceci aurait été dit ! fit-il d'une voix adoucie en regardant le sol, qui sait de quel moyens se servaient les premiers apôtres ? . . . Et qui s'en inquiète aujourd'hui ? Certes, la terre est parfois médiocre, et dure aussi la saison. . . qu'importe ! L'essentiel est que le grain soit jeté au vent.

Ainsi, disputaient par une claire nuit d'avril, le curé et le médecin de Bou-Ali, coquet village algérien suspendu aux flancs de l'Ouarsenis ; le curé Brancard, un homme vieil de taille colossale, aux épaules rondes, à la voix haute et rude d'apôtre guerrier ; le médecin Montagnac, long, droit, sec, olivâtre, à la barbe courte, raide et noire.

Les deux hommes s'engagèrent dans un chemin creux qui conduisait à la demeure du docteur. Ils y arrivèrent bientôt.

Le médecin de colonisation habitait une petite maison située à quelque distance du village. La modeste habitation s'élevait au milieu d'un jardin clos de hautes et épaisses murailles.

Le docteur vivait seul. Un domestique maltais venait tous les matins panser le cheval dont l'écurie se trouvait derrière la maison. En même temps que lui arrivait une juive chargée de mettre en ordre le ménage du vieux garçon. Tous deux partaient vers midi pour ne plus revenir.

Le docteur sortait derrière eux, et, ses visites terminées, dinait à l'hôtel. Deux chiens kabyles de hautes tailles, lâchés dans l'après-midi, faisaient pendant son absence la police du petit domaine.

Comme le docteur, après avoir souhaité le bonsoir au curé, tenait ouverte la grille d'entrée, les deux chiens sortirent du jardin et s'éloignèrent quelque peu. Le médecin négligea de les rappeler. Mal lui en prit. Car au bout d'un instant les deux kabyles firent lever un chacal dans les fourrés voisins et s'élançèrent à la poursuite de leur ennemi naturel.

Le docteur ferma la grille après avoir

## L'ABUS DE L'EAU



I

Le conducteur de l'arrosoir. — Je suis en retard. Vite ! Remplissez.



II

Le tramp, endormi dans la tonne. — Ah ! ça ! l'ami ! Quand vous m'offrirez de l'eau, vous y ajouterez un peu de cognac, n'est-ce pas ?

sifflé inutilement ses deux gardiens et se coucha.

Vers minuit, une sorte de jappement qui semblait venir du jardin le réveilla. Il sortit sans bruit par une petite porte de derrière et prit dans l'écurie un fouet dont il se servait habituellement pour châtier les deux vagabonds. Mais comme il se dirigeait vers la porte d'entrée il entendit un bruit de voix de l'autre côté du mur d'enclos.

Le médecin dressa l'oreille.

Poser une échelle le long du mur, y grimper silencieusement et regarder dans la direction d'où venait le bruit, fut pour le docteur Montagnac l'affaire d'un instant.

Ce qu'il vit alors l'étonna grandement.

Il distingua malgré l'obscurité profonde deux ombres arrêtées sous un olivier.

Quels gens rôdaient autour de sa demeure ? c'est que le médecin de la colonisation comprit vite lorsqu'il eut entendu cette étrange conversation tenue à voix basse :

—C'est bien ici ? disait une voix.

—C'est bien là.

—De quel côté passer ?

—Du côté de l'écurie.

—Là, sont les poules ?

—Poules et lapins.

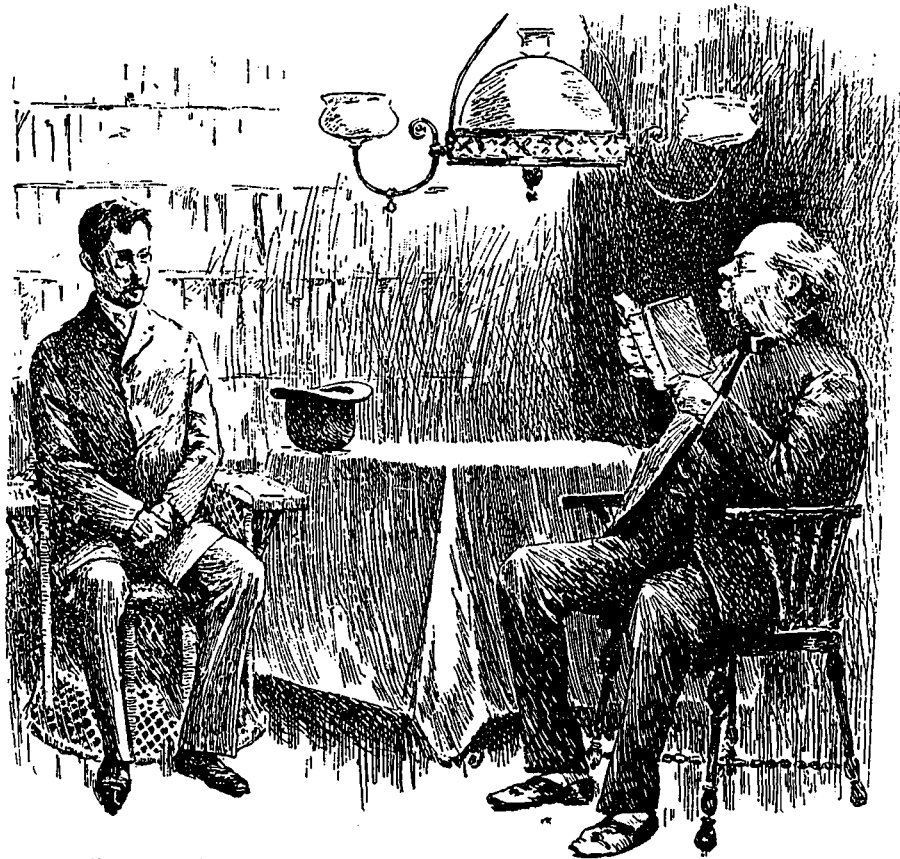
—Tout est préparé et prévu ?

—Tout.

—Cependant. . . garde à nous !



INCONTROLABLE



Le pasteur anglican à son vicair. — Ce matin, au service vous êtes sorti durant mon sermon. Votre manière d'agir exige une explication.

Le vicair. — Si vous saviez ! Quel malheur ! Aussitôt que je m'endors il faut que je marche.

—Garde à nous !

—Escalader le mur est aisé. Mais si le docteur se réveille ?

—Il est trop vieux, trop sourd et trop endormi pour nous surprendre.

Et l'homme qui venait de parler fit entendre tendre un sifflement dédaigneux.

—Toi ! pensa le docteur, je te fusillerais comme un lapin.

Les voix continuèrent :

—Allons, ce sera pour demain.

—Pour demain.

—Faut-il prendre un fusil ?

—A quoi bon !

Et s'il se défend ?

! Je ne sais pas quel geste fit le malfaiteur qui paraissait être l'âme du complot, mais son compagnon arrêta là ses observations.

—D'ailleurs, ajouta l'homme, il nous faut tenir la promesse faite au curé Brancard.

Et les deux ombres désormais silencieuses disparurent dans les fourrés qui bordaient la route.

Le docteur les regarda s'éloigner, et grogna, les poings serrés :

—Le curé Brancard ! qui vient faire le scélérat dans cette machination de voleurs de poules ?... mais occupons-nous d'abord de ces deux gailards !... trop vieux... trop sourd... je vous mitraillerai, canailles !... tout est préparé... pourvu... Ho ! Ho !... Et s'il se défend ?... je vous étranglerai tous les deux !... garde à nous... garde à vous, racailles !... je vous descendrai comme des merles...

Le docteur resta immobile, grommelant de vagues menaces. Autour de lui, dans les cèdres, montaient des chants de rossignols. Et de la forêt des cèdres, là-haut, sur la montagne, soufflait une brise colorante et saine. Avec elle, arrivait aux oreilles du médecin, une voix lointaine.

C'était l'aboïement perdu de ses deux chiens acharnés sur la piste du chacal. Et le docteur sourit en pensant à ses fidèles kabyles, hauts et roux.

Il les vit galopant de concert, les oreilles penchées, la gueule baveuse, l'œil glauque, le poil hérissé et la queue de travers. Et il se réjouit en pensant que le lendemain soir, les voleurs surpris sentiraient les crocs des terribles Happeurs.

PRATIQUE AVANT TOUT



L'oncle. — Penses-tu encore à tout ce que tu vas acheter avec ce trente sous ?

Lolotte. — Non, mon oncle ; je pense à tout ce que je ne puis pas acheter avec.

II

Au lever du soleil, le docteur se dirigea vers l'église où il supposait devoir rencontrer l'abbé Brancard. Que le curé de Bou-Ali se trouvât mêlé à quelque méchante affaire, cela ne déplaisait pas absolument au digne médecin de colonisation. Il se rappelait l'entêtement dont faisait preuve le prêtre dans les discussions les plus fertiles, et les coups de boutoir que ce sectaire âpre et dur lui envoyait fréquemment sans crier gare.

Et, songeant à l'association mystérieuse qui paraissait exister entre le prêtre et les deux che-napans, il se réjouissait dans son cœur.

—Sans doute, se disait le libre-penseur, le curé consulté par les deux brigands, leur aura promis l'absolution plénière, chacun sait que pour les disciples d'Escobar, dépouiller un héritique est une peccadille, quand ce n'est pas un acte glorieux.

Le médecin se surprit à rire de cette boutade. Au même moment il aperçut celui qu'il cherchait.

L'ancien Père des missions d'Afrique descendait lentement les degrés de pierre de sa petite église, monument construit à la hâte au premier

temps de la conquête ; mais le délabrement de la chapelle croulante s'harmonisait avec la sauvage nature qui l'entourait. Au dessus du village s'émergeaient les masses profondes des forêts de cèdres.

Plus haut encore, un pic couvert de neige faisait une tache blanche sur le ciel gris. Le prêtre arrêté sur la première marche de l'escalier effondré regardait les hautes cimes de l'Atlas. Et, immuable et glacée comme la montagne apparaissait rigide sa grande figure, pleine de rudesse et de sévérité.

—C'est en des postures semblables, lui dit le médecin en l'abordant, que priaient les premiers apôtres. C'est en présence de la nature qu'ils faisaient leurs prédications. Et ces hommes primitifs ne fatiguaient pas les conseils municipaux de l'époque, d'incessantes demandes d'argent.

—Monsieur, répondit le curé d'une voix grave, s'il ne s'agissait que de moi, je laisserais ma vieille église tomber en ruines et je me retirerais dans les cèdres de la montagne. Comme l'oiseau des champs, je glorifierais le Seigneur en pleine lumière du soleil. Mais il convient de compter avec l'imperfection humaine. Et, après tout, il ne me déplaît pas de voir les riches de ce monde se dépouiller de leurs bijoux pour orner le lieu consacré au Seigneur. Si grossier qu'il vous paraisse, cet hommage a sa valeur. Et le culte empreint à ces manifestations un caractère indéniable de beauté, de majesté et de magnificence.

—Dites que tous les moyens vous sont bons pour faire des prosélytes ! Le rhum pour la canaille, les écrivinières pour les dépravés ! Bon. Mais ce n'est pas cela qui m'inquiète pour à présent...

Au même instant, un homme déboucha d'un sentier voisin de l'église, et s'adressant au curé, lui apprit qu'un charbonnier des environs réclamait son ministère. Cet homme retenu au lit par les fièvres et incapable de se rendre au village, tenait néanmoins à faire ses Pâques en bon chrétien.

Le nouveau venu était un individu de petite taille, mais de formes athlétiques. Un large feutre noir ombrageait sa face olivâtre. Il portait pour tous vêtements une chemise de coton blanc à rayures bleues et un pantalon de drap noir. Son allure décelait une grande force.

Lorsqu'il eut parlé, il poussa une sorte de sifflement dédaigneux qui donnait à penser que le salut de l'âme du charbonnier lui importait peu. Alors le docteur surpris, l'examina avec plus d'attention.

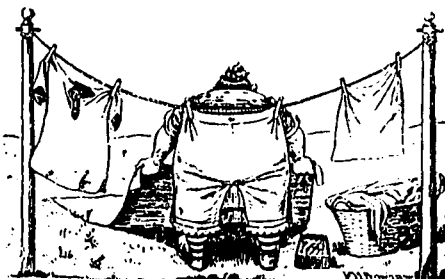
—Quel est cet homme ? demanda-t-il indifférent.

—Un chasseur d'origine espagnole, répondit

ILLUSION D'OPTIQUE



Voici la dame qui a du linge à faire sécher.



Mais n'allez pas croire que c'est elle que vous voyez maintenant.

le prêtre. Je fis sa connaissance, il y a quelques années, en Kabylie. Il est depuis peu dans ce pays. Il chasse les fauves en compagnie de son frère. Ce sont deux terribles destructeurs de sangliers et de panthères.

— Nous détruisons surtout les bœufs, observa l'Espagnol avec un sourire, imperceptible.

— Ce brave charbonnier m'attend pour se confesser, reprit vivement le curé. Au revoir, docteur.

Le prêtre et le chasseur s'éloignèrent. Ces deux hommes engagèrent une singulière conversation en s'enfonçant dans la forêt.

— Quand pensez-vous pouvoir me satisfaire ? demandait le curé.

— Bientôt, répondait l'Espagnol.

— Tous les jours, depuis un mois, je m'occupe de votre affaire !

— Oui, je vous connais, Sanchez, je sais que vous tenez vos promesses.

— A moins d'impossibilité absolue.

Cependant le médecin, resté seul, se dit que, au retour du curé, il lui parlerait de ce qui s'était passé la nuit précédente. Mais cette bonne résolution ne fut pas exécutée. Et après un moment d'hésitation le docteur se dirigea vers la maison du garde-champêtre de Bou-Ali. Il lui raconta son aventure, évitant toutefois de mêler le nom du curé à son récit.

Le garde-champêtre écouta le médecin en reniflant, comme un fauve qui évente une proie.

C'était un gigantesque picard, anguleux et rageur, aux pommettes crevant la peau, au regard fixe de rapace.

Cet homme également redoutable aux rôdeurs et aux sangliers, promit au docteur de veiller avec lui durant la nuit prochaine.

### III

Minuit.

Posté sur le seuil de sa maison, le docteur, un fusil à la main, guette les malfaiteurs attendus.

Parfois, il croit entendre un bruit de pas ou le sifflement des braconniers, mais la lente plainte du vent dans les cèdres trouble seule le silence majestueux. Parfois aussi s'élève de la broussaille un hurlement sonore. C'est le cri d'un lynx cherchant sa proie dans la campagne.

De l'autre côté du mur, veille le garde-champêtre masqué par une large touffe de cystes. De même que le médecin, le garde interroge l'obscurité du regard. De même que son compagnon, — ho ! ho ! se dit-il, un lynx dans les environs !

Nous avons dit que la maison se dressait isolée au centre du petit jardin, et que celui-ci était clos d'une muraille quadrangulaire de hauteur respectable. Un chemin profondément encaissé passait devant la grille d'entrée ; à droite s'étendait un terrain vague, à gauche la broussaille croissait, impénétrable. Selon toute probabilité, les voleurs devaient apparaître de ce côté. Nos deux sentinelles veillaient donc, les yeux attentivement fixés sur la broussaille.

Vers le milieu de la nuit, le garde-champêtre entendit un bruit de branchages écrasés. En

même temps il vit sortir d'une touffe de lentilles deux hommes et un chien. L'un des malfaiteurs sauta sur les épaules de son compagnon avec une rapidité inouïe et gagna légèrement la crête du mur. L'homme, resté sur la terre ferme, prit le chien et le tendit au grimpeur. Au moment où celui-ci se baissait pour saisir l'animal, ses yeux perçants découvrirent le garde tapi derrière son buisson. Alors l'homme se redressa et fit mine de sauter dans le jardin.

— Halte là, brigand ! cria le docteur qui mit en joue le voleur.

Celui-ci, se sentant pris des deux côtés, resta immobile, à cheval sur le mur. Ses regards, indécis et furouches allaient successivement du médecin au garde-champêtre. Le second rôleur et le chien disparurent lestement à la première alerte.

— Allons ! qu'on descende ! dit le garde d'une voix rude.

Le voleur se croisa les bras et siffla d'un air de guitare.

— Vivement... vivement, canaille !

— Je ne descendrai pas !

— Tu ne descendras pas !

— Non, garde-champêtre, non, articula l'homme d'une voix sèche.

Et il se mit à siffler.

Le garde braqua son arme dans la direction de l'insolent. Celui-ci ne broncha pas.

— Sautes à bas du mur ou je t'envoie du plomb ! hurla le docteur.

— Je me moque de votre gros sel, ricana le bandit. Quant à descendre, jamais ! vous me feriez dévorer par vos chiens. D'ailleurs je ne suis pas un voleur... je travaille pour le curé Brancard.

### LE VOL A LA PHOTOGRAPHIE



— Tiens, Pascarreau, je viens de finir la Camera. Voyons s'il y a encore de la chance pour les honnêtes gens.



II

A un passant. — Un instant s'il vous plaît ; je prends le portrait de toutes les personnes de marque pour le *Recteur hebdomadaire*.



III

— Cristi ! Tu lui as pris deux cents dollars ! Grande invention que la photographie !

— La canaille se moque de nous, dit le garde-champêtre. Descendras-tu ?

— Faites venir le curé et je descendrai.

Docteur, faut-il le tuer ?

— Un instant ! s'écria le médecin. Tenez cet animal en respect. Je vais vous rejoindre.

Quelques instants plus tard, après un colloque très court entre les deux hommes, le garde-champêtre prenait le chemin du village.

Le docteur, resté seul, s'approcha du bandit qui sifflait imperturbablement sur la crête du mur, et lui dit :

— Inutile de chercher à fuir, mon garçon. Je vous connais, vous êtes Sanchez, le braconnier.

— Si vous me connaissez, répondit tranquillement l'Espagnol, vous devez savoir que je ne suis pas un voleur.

Ces paroles, prononcées d'un ton ferme, donnèrent à réfléchir au médecin.

Ce n'est pas sans peine que le garde-champêtre put décider le curé de Bou-Ali à le suivre jusqu'à la maison du docteur.

Doué naturellement de peu d'éloquence, le garde mêla si bien dans son récit le braconnier, le mur, le docteur, les poules et la broussaille que le curé, réveillé en sursaut et le croyant ivre, l'envoya d'abord cuvé son vin. Puis, à cette idée qu'un homme attaqué se réclamait de lui, il se leva et suivit le garde.

Au moment où il arriva près du mur, la lune brillait d'un vif éclat. Et le curé reconnut son protégé, le chasseur Sanchez.

— Que fais-tu là haut ?

— Je venais pour chercher le lynx, reparti l'autre d'un ton piteux.

Et il sauta légèrement à terre.

— Le lynx ! exclama le docteur.

— Et je l'aurais pris, sans l'intervention de ces messieurs. Depuis trois jours l'animal vient creuser son trou sous ce mur. Mon frère et moi, nous comptions lui tendre un piège à son entrée dans le jardin, nous l'avions bien dépisté ! termina le braconnier en hochant la tête d'un air de regret.

— Et que vous importait ce lynx ? demanda le docteur au curé.

— Voilà l'histoire en deux mots, dit le prêtre en souriant. J'ai parcouru autrefois le Soudan en compagnie du naturaliste James Wood dont vous avez peut-être entendu parler. Dernièrement je le rencontrai à Alger. Il possède une collection assez complète des mammifères de l'Afrique septentrionale. Cependant il lui manquait une peau de lynx. Désireux de m'acquitter envers lui de certaine dette de reconnaissance contractée lors de notre première rencontre, je chargeai l'homme qui est ici de se mettre en chasse pour mon compte. Je regrette qu'il cru devoir poursuivre l'animal jusque chez vous.

— Et c'est pour cela qu'il va me suivre, et passer le reste de la nuit à la géôle ! dit vivement le garde-champêtre en allongeant son grand bras vers le braconnier.

— Si vous êtes prudent, vous ne me toucherez pas ! fit l'Espagnol d'une voix sifflante. Je ne

DILLETTANTISME

QUEEN'S THEATRE



—Qu'est-ce que les autres ne donneraient pas pour avoir une fille comme cela ?

suis pas un voleur. Regardez donc cette broussaille au pied du mur, et voyez la terre que l'animal a déblayée ! Si vous le permettez, je continuerai ma chasse. Ce qui n'a pas réussi aujourd'hui, réussira demain.

—Pourquoi ne m'a-t-on pas prévenu ? observa le médecin.

—Vous auriez voulu partager ! dit brutalement Sanchez. Or, le gibier est à qui le prend. Vous devriez me remercier d'avoir défendu vos poules.

Là-dessus, le médecin, un peu interloqué par la logique du braconnier, invita les trois hommes à prendre un cordial de sa composition, à l'usage duquel, il devait, disait-il, de n'avoir jamais souffert des fièvres.

Le curé suivit aussitôt le médecin. L'Espagnol refusa sèchement, donnant pour prétexte qu'il ne buvait que de l'eau.

Quant au garde-champêtre, il ne voulut pas quitter la place sans s'assurer que le terrier creusé au pied du mur était bien l'œuvre d'un animal à quatre pattes.

Tandis qu'il faisait cette vérification, l'Espagnol sifflotait un petit air.

Le garde se releva et vit le braconnier qui le regardait dans les yeux, les lèvres serrées.

—Sanchez, vous vous ferez arrêter un de ces jours.

—Ce jour n'est pas levé !

—S'il ne tient qu'à moi, ce sera bientôt.

—Je crains peu vos menaces.

—Ce ne sont pas des menaces. C'est une promesse que je me fais à moi-même.

—Et que je vous empêcherai de tenir, dit insoucieusement le chasseur.

Et de ses deux bras robustes, l'Espagnol écarta la broussaille humide. Le garde écouta pendant quelques instants le craquement des branches écrasées sous les pas du chasseur. Puis grommelant de vagues malédictions, il s'en fut rejoindre ses compagnons,

CHASERAY.

GRANDE FACULTÉ

Monsieur Letule.—C'est comme je vous le dis, mademoiselle Blanche, j'ai la pensée très rapide ; une idée peut me traverser la tête avec une très grande vélocité.

Melle Blanche.—Il est vrai qu'il n'y a pas de danger de collisions.

PINCÉE DE CONSEILS

POUR LE TEINT

Il n'y a rien de meilleur pour donner un beau teint que le lait de coco. Prenez un coco, râpez-le, mettez-le dans un linge, et faites-en sortir tout le liquide que vous pourrez. Avec ce liquide lavez votre figure et vos mains ; et ensuite essuyez avec un linge mou. L'effet est merveilleux et instantané.

LE CORBEAU ET LA CRUCHE

(Fable)

Un corbeau qui se mourait de faim, aperçut de loin une cruche contenant de l'eau. En moins d'une seconde, il fut rendu, et à son grand désappointement la cruche n'était qu'à moitié remplie ; par conséquent, il ne pouvait atteindre l'eau. Que faire ? Tout à coup, il eut une pensée qui le sauva. Il prit des petites pierres qui se trouvaient par terre, et les jetant une à une dans la cruche, l'eau se mit à monter et finalement atteignit le bord. Alors il pût boire. Mais un renard qui le regardait faire, s'en fut vivement prendre pour lui-même un certificat d'invention, volant ainsi le pauvre corbeau du fruit de sa sagesse.

MORALES

- I. L'inventeur reçoit rarement le fruit de ses labours.
- II. Le sage fait moins de bruit sur ses exploits que le fou sur ses excentricités.



"A PAIR OF KIDS"



La nouvelle pièce du Queen's, cette semaine, offre aux amateurs du burlesque, beaucoup d'amusement. On ne peut guère définir "A Pair of Kids." C'est un pot pourri de situations baroques qui font rire souvent, surtout lorsque l'acteur en scène, est un de ces types excentriques du genre de Ezra Kendall.

Et cet acteur a très bien réussi à amuser son monde. Il est excellent mime, très original dans son jeu. La facétie lui va bien. Il a déridé les fronts que la tristesse du temps assombrissait nécessairement un peu.

Là où cet acteur se distingue spécialement, c'est dans la pantomime.

L'imitation qu'il a donnée du joueur de "Baseball" est simplement parfaite comme parodie. M. Kendall est le premier rôle, dans la représentation, et à lui seul, il vaut une troupe.

Mlle Carlatta a été rappelée plusieurs fois, et pour sa danse volante et pour son joli chant.

Mlle Jenny Dunn est une toute petite personne dont la voix de mezzo soprano est agréable à entendre dans les airs caractéristiques qu'elle a donnés avec beaucoup de justesse et de brio.

Leo Hardman, comme parodiste, s'est révélé dans son chant italien, dans le grand opéra, si l'on veut. Il est inimitable. On aurait dû le rappeler, dix fois, tant l'imitation est comique.

La représentation d'ensemble est confiée à une troupe qui joue consciencieusement, et qui fait passer une soirée des plus récréatives.

La semaine prochaine : "Marie Gurney Opera Company."

Ripans Tabules euro jaundico.

THÉÂTRE-ROYAL

LA TROUPE DE HART



Beau temps ou mauvais temps, le Théâtre Royal a une clientèle qui ne lui manque pas. A chaque représentation il y avait foule. La troupe de Hart "The Boston Novelty Company" n'est pas inconnue à Montréal. Elle a déjà été admirée et son succès répond à ce que les amateurs en attendaient. Comme troupe de variétés, la "Hart Novelty Company" est une des meilleures qui soit venue

ici. Son programme est riche et elle possède d'excellents acteurs en leur genre.

Citons Luciano dans ses prouesses comme gymnaste et dans ses étonnantes contorsions aériennes. On l'appelle le serpent de l'air.

La troupe Barra, composée de Fredetto, Alexander, Gisela et Mathilda, est phénoménale.

Mlle Mabel Francis montre les portraits des célébrités. Le spectacle est intéressant.

Ajoutons à la liste des "attractions" les comédiens excentriques Smith et Campbell, les danseurs McBride et Goodrich, etc.

Le Théâtre Royal fera une semaine de grosses recettes.

Semaine suivante : WEBBER & FIELDS.

## LES DEUX POINTS DE VUE



(3 heures du matin.)

Madame Fortepoigne. — Si tu te voyais comme je te vois, tu serais dégoûté de toi !

Monsieur F... (ému). — Si tu te voyais comme je te vois, vous seriez dégoûtés vous autres.

## LE DERNIER AMOUR D'ALFRED DE MUSSET

Un an environ avant la mort du poète, Mlle Colin, dont le dévouement le soutint jusqu'au bout de sa carrière douloureuse, vit monter à l'étage au-dessus du leur, une femme belle et blanche comme une statue.

Elle s'arrêta à la porte d'un petit appartement meublé, vacant depuis longtemps, à la grande satisfaction du poète.

C'était une nouvelle locataire de la maison de la rue Mont-Thabor.

Mlle Colin apprit qu'elle était parvenue au dernier degré de la phthisie.

Elle en parla vaguement à son maître que, du reste, cette voisine ne gênait point. Elle n'était pas bruyante, on ne l'entendait pas se mouvoir, et le nerveux poète n'en fut troublé ni dans ses rêves éveillés du jour, ni dans ses légers sommeils de la nuit.

Il avait même oublié cette existence discrète et silencieuse, lorsqu'un jour il rentra très surexcité dans son appartement, dont il était sorti, il y avait à peine quelques minutes.

— Je vous prévient, dit-il à sa gouvernante, que je ne reviendrai pas ce soir, ni pour dîner, ni pour coucher. J'irai à l'hôtel. Vous pouvez donner congé ici de ma part et chercher un autre logis. On ne me verra plus dans celui-ci.

Que s'était-il donc passé de si terrible dans ces courts instants ? Au moment de franchir son escalier, Alfred de Musset avait été arrêté par des hommes qui montaient un piano.

Un piano ! grand Dieu ! Pour qui ? Pour cette femme dont la chambre était juste au-dessus de la sienne. Cette maison, si calme jusque là, à peine habitée, située dans une rue sans pavés et rarement traversée par une voiture, allait devenir infernale !

Horreur ! un piano ! qu'on allait tapoter, à faux peut-être, aux heures des méditations poétiques. O supplice ! Non, il ne l'entendrait pas.

Il fallait déménager au plus vite, ce jour même, tout de suite.

Mlle Colin tâchait de raisonner le grand enfant :

— Mais, Monsieur, — disait-elle en voyant Musset atterré, pâle, assis dans un découragement profond, sa canne dans une main, son chapeau dans l'autre — remettez-vous, c'est une folie de vous sauver ainsi devant une menace qui n'aura peut-être point d'effet. Bien des gens ont des pianos par genre, par luxe seulement et ne s'en servent pas. Cette dame est malade et sans forces ; pourra-t-elle jouer sur ce piano ? Nous ne l'entendrons peut-être jamais. En tout cas, il sera toujours temps de s'en aller si elle commence.

Patiencez un jour ou deux, que je trouve au moins un bon appartement s'il faut déjà quitter celui-ci où nous étions si bien.

Enfin la digne femme finit par calmer l'irritable malade. Il sortit en promettant de rentrer et d'attendre l'explosion musicale, redoutée par lui autant que celles des bombes de dynamites ennemis des anarchistes.

Quand il rentra, Mlle Colin n'avait rien entendu : pas un son n'avait fait vibrer la maison morne comme à l'ordinaire.

Bien des jours se passèrent ainsi. — Rien ! rien ! rien !

Tout-à-coup une gamme résonna dans l'air. Le poète tressaillit, se leva en sursaut, prit en hâte sa canne, son chapeau, et s'élança vers la porte. Mais, arrivé là, il resta comme cloué sur le seuil, l'oreille tendue, aspirant chaque son. Enfin doucement, doucement, effleurant le parquet de la pointe des pieds, il retourna au salon et, subjugué, s'assit, mit son chapeau par terre, appuya son front sur sa pomme de sa canne, fit signe à

Mlle Colin, qui suivait en silence ses mouvements, de s'asseoir aussi et d'écouter.

— C'est sublime, dit-il.

— Un peu triste, répondit la fidèle gouvernante.

— Non ! c'est beau !

Et, sans bouger, il resta une heure entière sous cette pluie bienfaisante de notes cristallines qui, tombant sur son front pensif, semblait le rafraîchir et l'enivrer à la fois.

Guttinger, un poète charmant, le grand ami de Musset, le surprit dans cette extase.

Bon musicien lui-même, il reconnut, après l'envolée des dernières notes, le *Roi des Aulnes* de Schubert.

Musset paraissait transfiguré.

— Si elle joue souvent comme cela, murmura-t-il, je ne sortirai plus.

Et de fait, désormais il ne fit des sorties que très rarement, craignant que l'artiste inspirée qui exhale son âme sur cet instrument divin ne jouât en son absence.

Plusieurs mois se passèrent ainsi. Le poète attendait sans cesse la voix de cette nouvelle Muse qui rassérénait son âme.

Quand le clavier chantait, sa plume tombait de ses doigts.

Quelquefois Guttinger était là, partageant son enthousiasme pour la merveilleuse exécutante des plus belles pages des maîtres inspirés de la Mélodie.

Il lui disait les noms des œuvres évoquées.

Mais qu'importait le nom de ce qui venait du ciel ?

Musset ne voulut point connaître celle qu'il se plaisait à croire un être séraphique dont l'âme vibrerait à l'unisson de la sienne.

Pure alliance de la musique et de la poésie.

\* \* \*

Cette passion mystique durait depuis environ six mois, quand le poète plus malade devint sourd. Au même moment le piano se taisait, comme si la muse avait senti qu'on ne pouvait plus l'entendre.

Mlle Colin, chaque jour plus absorbée par les soins à donner à son pauvre maître, ne pensant plus qu'à lui, oublia « la voix d'en haut. »

Des semaines douloureuses s'écoulèrent encore ; Alfred de Musset s'alita, et son frère Paul avait grand-peine à tirer quelques mots de celui qui ne pouvait plus l'entendre.

Il ne quittait guère le bord du lit, où le poète gissait presque inerte.

Mais deux jours avant sa mort, il le vit tout à coup radieux.

Le doigt sur la bouche, il lui dit :

— Écoute ! Elle joue !

Retenant son souffle, il suivait en pensée un rythme entendu de lui seul, une symphonie idéale.

Hélas ! ses oreilles fermées aux bruits de la terre n'auraient pu saisir un son humain et réel.

— Entends-tu, disait-il par moments à son frère qui voyait sur son visage, déjà voilé par les ombres de la mort, comme un rayonnement céleste : C'est elle ! c'est beau ! c'est divin ! Dis-moi son nom à présent ; je veux la connaître.

Paul interrogea Mlle Colin. Elle ignorait ce nom dont elle ne s'était jamais inquiétée.

Mais le malade s'agitait. Impatiemment, il répétait :

— Son nom ? Vous voulez me le cacher, mais il faut que je le sache. Son nom ! son nom !

Et de nouveau il écoutait la mélodie intérieure, et ses yeux resplendissaient, et il semblait sentir la béatitude des élus.

Puis il s'éveillait de ce rêve, et, d'une voix fébrile, disait encore :

— Eh bien ! ce nom ! ! !

Alors Paul envoya la gouvernante le demander au concierge, la priant de s'informer aussi de la musicienne.

Mlle Colin apprit qu'elle s'appelait Mlle d'Artigue. Elle était morte dans le même temps que Musset était devenu sourd et le piano muet.

Syllabe par syllabe, Paul eut grand-peine à faire pénétrer ce nom dans l'oreille du poète. Cependant il l'entendit, puisqu'il le répéta, rêveur.

Ce fut le dernier nom de femme qui s'envola de ses lèvres.

AMÉLIE ERNST.

Dans une administration :

Un employé réclame auprès de son chef.

— Je suis entré dans l'administration en même temps que X..., je fais absolument la même besogne que lui, et il touche cent francs de plus que moi.

— Eh bien ! que demandez-vous ?

— Je voudrais gagner autant que X...

— C'est trop juste ! s'écrie le chef.

L'employé est déjà joyeux.

— C'est trop juste. Dites à X... que je le diminue de cent francs !

## MARCHÉ MALHONNÊTE



Ida. — Sais-tu qu'Alfred m'a donné son cœur, hier ?  
Josephine. — Ne t'y fie pas ; c'est de la marchandise avariée ; parce qu'il m'a dit lui-même que je le lui avais brisé, son cœur, la semaine dernière.



# LE PASSETEMPS

(Valse.)

*Allegro.*  
Introduction. *f* Ped. \* Ped.

No. 1. *espressivo.*

No. 2.

*p* *f* *p*

*f* *legato.*

*D.C.*

No. 3.

*S. grazioso.* *p* *f*

*p legato.* *segue.*

*dim* *D.C.*

No. 4.

First system of musical notation for 'No. 4'. It consists of two staves. The upper staff has a treble clef and a 3/4 time signature. The lower staff has a bass clef. The key signature has one sharp (F#). The music begins with a piano (*p*) dynamic and a *cres.* (crescendo) marking. It then transitions to a forte (*f*) dynamic. The notation includes various rhythmic values and articulation marks.

Second system of musical notation for 'No. 4'. It consists of two staves. The upper staff has a treble clef and a 3/4 time signature. The lower staff has a bass clef. The key signature has one sharp (F#). This system includes first and second endings, indicated by '1°' and '2°' above the staff. The music features a *cres.* (crescendo) and a forte (*f*) dynamic.

Third system of musical notation for 'No. 4'. It consists of two staves. The upper staff has a treble clef and a 3/4 time signature. The lower staff has a bass clef. The key signature has one sharp (F#). This system includes first and second endings, indicated by '1°' and '2°' above the staff. The music concludes with a *D.C.* (Da Capo) marking.

Coda.

First system of musical notation for the Coda section. It consists of two staves. The upper staff has a treble clef and a 3/4 time signature. The lower staff has a bass clef. The key signature has one sharp (F#). The music features a forte (*f*) dynamic and includes various rhythmic patterns and articulation marks.

Second system of musical notation for the Coda section. It consists of two staves. The upper staff has a treble clef and a 3/4 time signature. The lower staff has a bass clef. The key signature has one sharp (F#). The music features a forte (*f*) dynamic and includes various rhythmic patterns and articulation marks.

Third system of musical notation for the Coda section. It consists of two staves. The upper staff has a treble clef and a 3/4 time signature. The lower staff has a bass clef. The key signature has one sharp (F#). The music features a forte (*f*) dynamic and includes various rhythmic patterns and articulation marks.

Fourth system of musical notation for the Coda section. It consists of two staves. The upper staff has a treble clef and a 3/4 time signature. The lower staff has a bass clef. The key signature has one sharp (F#). The music features a forte (*f*) dynamic and includes various rhythmic patterns and articulation marks.

Fifth system of musical notation for the Coda section. It consists of two staves. The upper staff has a treble clef and a 3/4 time signature. The lower staff has a bass clef. The key signature has one sharp (F#). The music features a forte (*f*) dynamic and includes various rhythmic patterns and articulation marks.

Sixth system of musical notation for the Coda section. It consists of two staves. The upper staff has a treble clef and a 3/4 time signature. The lower staff has a bass clef. The key signature has one sharp (F#). The music features a *cres.* (crescendo) and a forte (*f*) dynamic, concluding the section.

First system of musical notation, consisting of a grand staff with a treble clef on the upper staff and a bass clef on the lower staff. The music is in 2/4 time and features a complex texture with many beamed notes and chords.

Second system of musical notation, continuing the piece with similar complex textures and rhythmic patterns.

Third system of musical notation, showing further development of the musical themes.

Fourth system of musical notation, beginning with the tempo marking *Grandioso.* and a dynamic marking *f* (forte).

Fifth system of musical notation, featuring a variety of note values and rests.

Sixth system of musical notation, including dynamic markings *f*, *dim.* (diminuendo), and *cres.* (crescendo).

Seventh system of musical notation, featuring dynamic markings *cen.* (crescendo), *do.* (diminuendo), *ff* (fortissimo), and *presto.*

Eighth system of musical notation, concluding the piece with dynamic markings *ff*, *fff* (fortississimo), and the word *FIN.*



FEUILLETON DU SAMEDI

## LES CHEVALIERS DU POIGNARD

ROMAN ÉMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN

DEUXIÈME PARTIE.—LES AMOURS DU CHEVALIER.

XIX. — FIAT LUX.

(Suite)

—Faites donc, je répondrai.  
 —Eh bien, ce jeune homme . . .  
 —Le chevalier Raoul de Navailles ?—interrogea Réginald.  
 —Oui.  
 —Eh bien ?  
 —Depuis combien de temps le connaissez-vous ?  
 —Mais . . . depuis quelques semaines . . .  
 —Par qui vous a-t-il été présenté ?  
 —Par personne.  
 —Ah ! ah !  
 —Il s'est, pardieu ! présenté lui-même, et d'une façon qui en valait bien une autre !  
 —Que voulez-vous dire ?  
 —Je veux dire qu'il a sauvé la vie de ma fille Marguerite, de mon enfant bien-aimée, qui bientôt sera madame de Navailles . . .  
 Van Goët fit un brusque haut-le-corps.  
 —Qu'avez-vous donc ?—demanda Réginald.  
 —Sa femme ! . . . —s'écria le juif, —ai-je bien entendu ! votre fille deviendrait la femme de cet homme ?  
 —Quoi d'étonnant à cela ? N'est-il pas jeune, riche, courageux ? Les Navailles, enfin, ne valent-ils pas les Kergen ?  
 —Cher baron, racontez-moi, je vous prie, de quelle façon, la personne qui vous occupe a sauvé la vie à Mademoiselle Marguerite ?  
 Le baron fit en peu de mots le récit de la soirée du mont Elster.  
 —Ah !—murmura Van Goët après avoir écouté,—ce jeune homme vous a rendu, en effet, un service immense . . .  
 —Immense ! . . . inappréciable ! . . . infini ! . . . —s'écria Réginald.  
 —Et j'en suis désespéré ! . . . —poursuivit Van Goët.  
 —Désespéré ! . . . s'écria Réginald stupéfait.  
 —Oui.  
 —Pourquoi.  
 —Parce que vous êtes la dupe d'un misérable aventurier qui s'est introduit chez vous et qui veut exploiter à son profit votre aveugle reconnaissance.  
 —Un misérable aventurier ! . . . lui ! . . . lui ! . . . Raoul ! Songez-vous à ce que vous dites ? . . . —murmura le baron avec une colère indignée.  
 —J'y songe, et tout ce que je dis, je le prouverai, soyez-en sûr ? . . .  
 —Alors, j'attends vos preuves . . . Parlez, monsieur, parlez vite !  
 —D'abord, ce jeune homme a pris un nom qui ne lui appartient pas.  
 —La preuve ?  
 —Il n'est point le fils du vicomte Aymer de Navailles.  
 —La preuve ?  
 —Avez-vous entendu ma conversation avec lui pendant le dîner ?  
 —Oui.  
 —Vous souvenez-vous de cette conversation ?  
 —Oui.  
 —Quel portrait ai-je fait du vicomte Aymer ?  
 —Vous avez dit que c'était un homme de haute taille, d'une très grande vigueur et d'une grande beauté.  
 —C'est cela même.  
 —Eh bien ?  
 —Qu'a-t-il répondu.  
 —Que tel était en effet son père et que l'âge ne l'avait point changé,  
 —C'est là que j'en voulais venir.  
 —Que prétendez-vous en conclure ?  
 —Que ce faux Raoul de Navailles ne connaît même pas celui dont il se dit le fils. Le vicomte Aymer est petit, malingre, souffreteux, et depuis dix ans, ne prolonge que par artifice un misérable souffle de vie, toujours près de s'éteindre.  
 Réginald laissa tomber ses bras le long de son corps d'un air accablé.  
 —Cependant,—murmura-t-il,—j'ai vu ses papiers de famille . . . sa généalogie . . . des lettres de son père.  
 —Attendez ! . . . attendez ! . . . —interrompit Van Goët, — nous reviendrons à cela tout à l'heure . . . je n'ai pas tout dit, attendez.  
 —Quoi donc encore, mon Dieu ?

—Vous savez, maintenant, que le jeune homme n'est pas le chevalier de Navailles . . . Voulez-vous savoir ce qu'il est ?

Réginald n'eut pas la force de répondre que par un geste.

Van Goët poursuivit :

—Cet homme est un bandit ! un voleur ! un assassin !

Réginald bondit.

—Un bandit ! cria-t-il.

—Oui.

—Un voleur !

—Oui.

—Un assassin !

—Oui ! . . . trois fois oui ! . . .

—La preuve de cette accusation nouvelle ! . . . la preuve !

—Il y a quelques mois, à l'auberge du *Faucon blanc*, à Goldner, je fus dévalisé et laissé pour mort . . . La bande de voleurs qui pillait mes bagages était la bande de cet homme . . . la main qui me frappa était la main de cet homme.

Les yeux de Réginald s'agrandissaient démesurément de stupeur et d'épouvante.

—Ah ! murmura-t-il, c'est impossible !

—Je l'ai reconnu, répondit le juif.

—Et vous êtes sûr que c'est lui ?

—Oui.

—Sur le salut de votre âme vous le jureriez ?

—Je le jurerais.

Réginald ploya la tête, et, pendant un instant, garda le silence. Puis il reprit :

—Encore une fois, c'est impossible et je ne veux pas le croire ! . . . Une étrange ressemblance vous abuse . . . Aventurier . . . peut-être mais, bandit ! . . . oh !

—Cela aussi, je vous le prouverai . . . reprit Van Goët, et alors, pour en revenir aux titres et aux papiers de famille dont vous me parliez tout à l'heure, vous comprendrez qu'il n'est pas étonnant que l'assassin se soit fait faussaire ! . . .

XX. — LA LETTRE.

Il y eut un assez long silence entre les deux interlocuteurs de la scène que nous racontons.

Le baron de Kergen, ébranlé dans ses croyances, terrassé dans ses doutes, s'efforçait de lutter encore contre l'évidence. Il ne pouvait se résigner, le noble vieillard, à enlever, d'un seul coup, son estime et son affection au sauveur de Marguerite.

—Ah !—murmura-t-il avec son accablement manifeste,—ah ! vous avez raison sans doute, et je comprends combien la logique de vos raisonnements est inattaquable . . . mais ce ne sont que des raisonnements, et ces preuves manifestes que vous m'aviez promises, vous ne me les donnez point . . .

—Quoi ! tout ce que je viens de vous dire, s'écria Van Goët,—ne vous semble ni suffisant, ni convaincant ? . . .

—Hélas ! l'un et l'autre, mais que voulez-vous ? je ne puis croire à tant de perversité, à tant de dissimulation ! je ne puis croire que Dieu ait voulu donner cette enveloppe si gracieuse et si charmante à l'âme d'un assassin ! . . . je cherche à me persuader que vous vous êtes trompé vous-même . . .

—C'est impossible ! on ne se trompe pas à ce point, et dans des choses aussi graves.

—Peut-être à l'endroit du vicomte Aymer de Navailles, vos souvenirs sont-ils exacts ?

Van Goët secoua la tête.

—Enfin,—reprit Réginald, je me trouve, vous le comprenez, dans une situation horrible ! Songez que, quel que soit ce jeune homme, il est aimé de Marguerite et que j'ai approuvé cet amour. Songez que leur mariage était décidé, et qu'en le rompant, je vais briser le cœur de ma fille !

—Aimez-vous donc mieux la donner à un voleur, à un faussaire, à un meurtrier ?

—Non, certes ! aussi, dès aujourd'hui, je vais éclaircir la situation, et, pour cela faire, écrire à Paris.

—C'est inutile . . .

—Comment cela ?

—Je puis, dès demain, mettre sous vos yeux une lumière si vive que, malgré vous, vous serez forcé d'y voir clair . . .

—Et cette lumière, d'où viendra-t-elle ?

—Du comte de Salberg, dont je parlais, pendant le dîner, au prétendu Raoul de Navailles . . . Le comte habite Manheim et je sais qu'il connaît personnellement, non-seulement le vicomte Aymer, mais encore son véritable fils.

—Eh bien ?

—Eh bien, je vais, à l'instant même, expédier un de mes gens à Manheim, avec une lettre pour le comte. Ce courrier arrivera ce soir. Le comte, par conséquent, pourra se trouver auprès de nous demain dans la matinée. La confrontation aura lieu, et j'espère que vous ne douterez point du témoignage de mon vieil ami . . . Quant à la

seconde et à la plus grave accusation, permettez-moi de tendre à l'aventurier en question un piège dans lequel il est impossible qu'il ne tombe pas devant vous.

—Soit... répondit Réginald.

—Et,—poursuivit Van Goët, —s'il vout est prouvé qu'il est coupable sur tous les points, vous l'abandonnez à la vindicte des lois irritées ?

—Il le faut bien... —répondit le baron ;— cependant, je ne puis souffrir que la justice vienne s'emparer de lui jusqu'ici... Il faut que le sauveur d'une fille de la maison de Kergen puisse sortir sain et sauf du château de Kergen... Je lui dirai quel péril le menace. Il fuira, et je prierai Dieu de le protéger et de le ramener au bien.

—Ainsi soit-il,—dit Van Goët.— Je vous quitte, mon cher baron, et je vais écrire à l'instant même au comte de Salberg... Soyez assez bon pour faire donner à l'un de mes gens l'ordre de se tenir prêt à monter à cheval à l'instant.

Ainsi se termina la conversation du baron et de son hôte.

Tous deux sortirent de la bibliothèque.

A peine venaient-ils de refermer la porte derrière eux que la tapisserie dont nous avons déjà parlé s'agitait de nouveau. On entendit s'exhaler un faible gémissement.

A ce bruit succéda celui de la chute d'un corps qui roulait sur le plancher.

C'était Marguerite qui venait de s'évanouir.

Le malheureuse enfant avait tout entendu.

Il pouvait être six heures du soir.

Le courrier de Van Goët était parti, emportant non pas seulement une lettre, mais deux...

La première était adressée au comte de Salberg, et nous en devinons le contenu.

La seconde portait la suscription suivante :

A Monsieur,

Monsieur le lieutenant criminel de la ville de Manheim,  
En son hôtel,

à Manheim.

Nous croyons devoir reproduire cette lettre, qui, d'ailleurs, n'était point longue.

« Monsieur le lieutenant criminel,

« J'ai l'honneur de vous informer qu'un misérable de la plus dangereuse espèce, et, sans doute, le chef de cette troupe de bandits qui infestent vos contrées, s'est introduit, sous un faux nom, au sein de l'une des familles les plus nobles et les plus vénérables de toute l'Allemagne.

« Cette famille est celle du baron Réginald de Kergen.

« Le jeune aventurier prend le nom d'un gentilhomme français, et se fait appeler le chevalier Raoul-Hector de Navailles.

« Par malheur, ce dangereux bandit est doué de l'extérieur le plus séduisant. Il a d'ailleurs sauvé d'un péril fort grave l'une de mesdemoiselles de Kergen.

« Le baron, par un sentiment de loyauté chevaleresque, veut que ce jeune homme, une fois démasqué, puisse sortir de chez lui sain et sauf et aille se faire pendre ailleurs.

« Mais moi, qui ai failli devenir sa victime et qui n'ai pas les mêmes raisons que M. de Kergen de m'intéresser à lui, je viens vous prier de prendre des mesures pour que le bandit ne puisse s'éloigner sans tomber entre vos mains.

« Vous pouvez vous concerter à ce sujet avec M. le comte de Salberg, votre concitoyen, à qui j'ai l'honneur d'écrire en même temps qu'à vous, et qui demain viendra me rejoindre au château de Kergen, afin d'y démasquer l'imposteur. »

Cette lettre finissait par les formules usitées en pareille circonstance.

On voit quel péril imminent planait au-dessus de la tête de Denis, précisément à l'heure où il se croyait désormais à l'abri de tout danger.

Rien ne fut plus triste, pendant la dernière partie de la journée, que l'intérieur du château de Kergen.

Le baron, afin de ne pas se trouver en présence de Raoul, s'était enfermé dans sa chambre.

Personne ne savait où se trouvait Marguerite, que nous avons laissée évanouie derrière une des portières de la bibliothèque.

Van Goët, après avoir écrit les deux lettres que nous connaissons s'était mis à travailler avec son secrétaire.

Denis errait, comme une âme en peine, à travers les allées les plus solitaires du parc.

Mina, la blonde Mina, seule dégagée de toute préoccupation, par conséquent seule joyeuse, voltigeait comme un papillon ou comme un oiseau, parmi les plates-bandes, s'amusant à recueillir une véritable moisson de fleurs.

L'obscurité commençait à descendre du ciel, quand une forme blanche et svelte se dessina en haut des degrés du perron.

C'était Marguerite, dont l'évanouissement venait seulement de finir. Elle était excessivement pâle et semblait ne marcher qu'avec peine.

Denis, qui se préparait à rentrer au château, l'aperçut de loin et s'avança vivement vers elle.

Arrivé à quelques pas, il remarqua son étrange pâleur.

—Oh ! mon Dieu !... —murmura-t-il,—qu'avez-vous ?

La jeune fille ne répondit pas à cette question.

—Raoul,—dit-elle d'une voix basse et tremblante, qui ne ressemblait en rien à sa voix ordinaire,—il faut que je vous parle...

—Eh ! chère Marguerite, me voici, je vous écoute.....

—Non, pas maintenant.

—Pourquoi.

—Il faut qu'on ne puisse ni nous écouter, ni nous surprendre...

—Eh bien, quand ?

—Ce soir.

—A quelle heure ?

—A neuf heures, immédiatement après le souper.

—Où ?

—Au bout de la grande charmille, auprès de la statue de la Diane chasserresse....

—J'y serai. Mais au nom du ciel ! de quoi s'agit-il donc ?

—De vie et de mort, pour vous et pour moi... —répondit lentement la jeune fille.

Et après avoir prononcé ces terribles paroles, qui retentirent aux oreilles de Denis comme la trompette du jugement dernier, elle entra dans l'intérieur du château, d'une marche hésitante et brisée qui ressemblait à celle des fantômes.

Denis, lui, resta immobile dans l'endroit où il se trouvait.

Le jeune homme représentait assez bien la statue de la stupéfaction et de l'inquiétude.

Un laquais vint lui annoncer que le souper était servi.

Il se rendit machinalement dans la salle à manger.

## XXI. — LE RENDEZ-VOUS.

Le souper ne dura guère plus d'une demi-heure, et attendu la disposition de chacun de nos personnages, il fut singulièrement triste.

Aussitôt que les convives eurent quitté la salle à manger, Denis rempli de vagues appréhensions et d'une mortelle inquiétude, s'enfonça dans le parc, et se dirigea, guidé par l'incertaine clarté de la lune, vers l'endroit désigné par la jeune fille.

Cet endroit était une *salle verte* (comme on disait à cette époque). Cette salle verte se trouvait à l'extrémité d'une longue et magnifique allée de tilleuls qui formait l'une des lisières du parc. Au centre sur son piédestal de granit, trônait une blanche statue de Diane chasserresse. Tout alentour, des banes rustiques semblaient offrir aux promeneurs le repos et la solitude sous les grands arbres.

Denis, arrivé tout haletant au lieu du rendez-vous, se laissa tomber sur un de ces banes.

Un quart d'heure se passa. Puis un autre encore. Denis commençait à craindre que Marguerite n'eût été retenue au château par quelque circonstance imprévue et impérieuse. Et du fond de son âme il maudissait ce retard qui l'allait laisser plongé, pour toute la nuit, dans une perplexité désespérante.

(A continuer.)

Montréal, 13 Décembre 1890.—Je, soussignée, certifie que le Sirop de Térébenthine du Dr Laviolette, dont je fais usage depuis quelque temps, est le seul remède qui m'ait donné un soulagement notable dans la maladie de l'Asthme dont je suis atteinte depuis plusieurs années, et qui a pris un caractère tellement grave, que j'ai dû être dispensée de tout emploi quelconque. J'ai suivi le traitement d'un grand nombre de médecins à l'étranger, mais sans aucun résultat ; et je constate, par le présent, que l'amélioration progressive qui s'opère tous les jours chez moi par l'usage de ce Sirop, me donne entière confiance dans une guérison certaine.—SŒUR OCTAVIEN, Sœur de la Charité de la Providence, coin des rues Fullum et Sainte-Catherine.

ASILE DE LA PROVIDENCE, COIN DES RUES ST-HUBERT ET STE-CATHERINE.—Je me fais un devoir de certifier que, souffrant depuis près de 22 ans d'une bronchite chronique, l'usage du Sirop de Térébenthine du Dr Laviolette m'a beaucoup soulagée. La toux a diminué et le sommeil est revenu graduellement.—SŒUR THOMAS CORSINI, Sœur de la Charité de la Providence.

GUÉRISON D'UNE BRONCHITE GRAVE.—Souffrant depuis longtemps d'une toux opiniâtre qui me laissait peu de repos, on me conseilla d'essayer le Sirop de Térébenthine du Dr Laviolette. Après l'usage de quelques bouteilles la toux a complètement disparu.—PILLOMÈNE ROGER, Tertiaire, Asile de la Providence, coin des rues St-Hubert et Ste-Catherine.

## UN DERNIER SOUPIR

De l'automne mortel pleurant la plainte émue,  
Solennelle, tremblante et longue comme un glas ;  
Les ruisseaux se glaçaient, et d'une branche nue  
Une feuille jaunie, en tombant, parlait bas :

"Je tournoie !—Aujourd'hui, le frisson des gelées  
A brisé le lien qui m'attachait à toi,  
Et je rejoins mes sœurs qui jonchent les allées,  
Bel arbre. Lentement je tournoie et j'ai froid.

"Hélas ! folle, j'ai crue que les brises chanteuses  
(glisseraient à jamais tièdes dans les sentiers,  
Que les ondes toujours rediraient leurs berceuses,  
Que rien ne flétrirait les buissons d'églantiers.

"J'ai cru que je verrais toujours ton azur tendre,  
Ciel pur qui te mirait dans le ciel des étangs ;  
Hymne du soir, j'ai cru devoir toujours t'entendre  
Monter dans le repos enchanté du printemps !..."

Le silence passa sur ce regret suprême.—  
Je songai, le cœur plein d'un désespoir amer,  
Que souvent dans la vie on espère, on croit même,  
Et que souvent aussi tout meurt avant l'hiver !

AVENNIEZ-DEFEUX.

## TERRIBLE MENACE

Monsieur arrive très tard au domicile conjugal, et comme de coutume, dans un état peu présentable.

Madame.—Te voilà encore dans un bel état. Si tu continues à mener cette vie-là, tu vas me faire mourir.

Monsieur (avec reproches).—Voyons m'chère (hic) si quand ch'arrive, tu ne (hic) me r'chois pas m'ieux, che vais me (hic) mettre à bloire.

## UN SEUL

L'ami.—Dans ton club, n'y a-t-il pas un appartement où l'on puisse dormir ?

Paul.—Oui, la salle de lecture.

## UN PEU DUR

Un monsieur entre dans le restaurant et demande un poulet.

Le pauvre poulet appartenait évidemment à une race éteinte, car, au bout de cinq minutes, le monsieur suait sang et eau, sans grand succès, du reste.

—Garçon, s'écrie le client, ce poulet n'est pas du tout présentable, il est dur comme pierre.

—Je dois vous faire observer, répond le garçon, que cet oiseau est tout à fait différent des autres. Quand il nous a fallu le tuer, il nous a été impossible de le rejoindre, il a fallu tirer dessus.

Le monsieur.—Alors, je comprends, vous vous êtes trompés, vous avez tué le coq du clocher.

## CES POETES

L'ami.—Comment va votre pensionnaire le poète ?

La maîtresse de pension.—Grâce au ciel, il est parti.

L'ami.—Pourquoi est-il parti ?

La maîtresse de pension.—Il prétendait que l'herbe qui poussait dans la cour du voisin faisait trop de bruit, et que le samedi matin, les oiseaux commençaient à gazouiller une heure trop tôt.

CHATTE ÉBOUILLANTÉE CRAINT  
L'EAU FROIDE

Lucienne.—Vous savez, mon bien-aimé, je suis la fille d'un avocat ; par conséquent, les affaires sont les affaires. Nous sommes fiancés, mais auriez-vous objection à me signer un papier à cet effet ?

Albert (trop heureux pour rien lui refuser).—Mais, comment donc ? Avec le plus grand plaisir. (Après avoir signé)... Dites-moi, n'aviez-vous pas assez confiance en ma parole, que vous ne puissiez vous passer de ce papier ?

Lucienne.—Quant à cela, oui, mais voyez-vous, j'ai été jouée si souvent !

## A QUI LA FAUTE

Plusieurs jeunes filles appartenant au même cercle, reprochaient à un jeune homme des plus accomplis, de ne pas se marier.

En effet, dit-il, je veux me marier, mais je ne puis choisir. Comme vous êtes neuf ici, vous allez voter pour l'une d'entre vous, et celle qui sera élue, deviendra ma femme.

Les jeunes filles se retirent un peu à l'écart ; et chacune écrit un nom. Au dépouillement du scrutin on trouve neuf noms. Depuis lors, le cercle est brisé et on ne parle plus au jeune homme.

**VIN DE VIAL**  
PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDÉ ET QUINA  
Tonique puissant pour guérir :  
**ANÉMIE, CHLOROSE, PHTHISIE**  
**ÉPUISEMENT NERVEUX**  
Aliment indispensable dans les CROISSANCES DIFFICILES,  
Longues convalescences et tout état de  
languueur caractérisé par la perte de l'appétit et  
des forces.  
J. VIAL, - Chimiste, - Lyon, France.  
ÉCHANTILLONS GRATUITS ENVOYÉS SUR DEMANDE.  
S'adresser à C. ALFRED CHOUILLOU,  
Agent Général pour le Canada, MONTREAL.

Le meilleur marché et le plus complet des journaux de Modes parisiens

## "LA NOUVEAUTÉ"

Paraissant toutes les semaines, le Numéro, 5 Cts.

PARIS, 35 Rue de Verneuil

Poirier, Bessette & Cie, 516 rue Craig, MONTREAL

## A LIRE

LE PETIT FRANÇAIS ILLUSTRÉ (hebdomadaire).—Abonnement, un an 7 francs. Librairie Armand Colin & Cie., 5 rue de Mézières, Paris.

LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE CORRESPONDANT LITTÉRAIRE.—Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs. par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00. M. A. CLAVEL, directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.

LE SILLON, revue littéraire et artistique mensuelle.—Écrire à M. E. Bouhaye, 31 rue de Chabrol, Paris.

LA LYRE UNIVERSELLE, revue poétique illustrée Lamartinienne.—Abonnement, 5 frs. par an. Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot, Paris.

LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois.—Librairie Cl. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX.—PARIS: Lucien Façon, directeur, 13 rue Gûjas. NEW YORK: F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE.—Abonnement: Un an, 20 frs., six mois, 10 frs. Bureaux à la librairie Hachette & Cie, 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.

CORDONNERIE.—Le plus intéressant, le plus lu, le mieux renseigné, le moins cher des journaux de cordonnerie, c'est le FRANC PARLEUR, 57, boulevard St-Michel, Paris.—Specimen franco sur demande.

LA CURIOSITÉ UNIVERSELLE (journal hebdomadaire).—Prix d'abonnement 12 frs. 30, No 1 rue Rambeau, Place Louvois, Paris France.

## THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS.....PROP. ET CERANT.

(Semaine commençant LUNDI, 7 NOVEMBRE  
Après-midi et soir.)

## "La Grande Compagnie de Hart"

25 - Artistes - 25

Toute une Pléiade d'Etoiles de première grandeur

Il faut rire et s'émerveiller quand même.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE :

WEBBER & FIELDS.

## QUEEN'S = THEATRE

SPARROW & JACOBS, GÉRANTS

(Autrefois le QUEEN'S HALL)

Semaine commençant LUNDI, 7 NOVEMBRE,  
matinées Mercredi et Samedi.

Le fameux Comédien excentrique

## EZRA KENDALL

Dans une des pièces les plus amusantes

## A PAIR OF KIDS

L'événement le plus gai de la saison. Huitième année. Plus commique que jamais.

Sièges en vente au magasin de musique de Sheppard, au magasin de la Cie New-York Piano, à l'Hôtel Windsor et au Balmoral Hôtel, de 9 a. m. à 5 p. m.

Semaine prochaine: MARIE GURNEY OPERA COMPANY.

## LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

## UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE

Abonnement en dehors de Montréal  
SEULEMENT \$3.00 PAR ANNÉE

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE  
EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES  
\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

ANNONCEZ DANS "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

MOYENNE POUR LE MOIS DE OCTOBRE

24,095 par jour

Pour prix et toute autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

71 et 71a Rue St-Jacques, Montréal.

DEMANDEZ A VOTRE ÉPICIER

Le Célèbre

**CHOCOLAT  
MENIER**

VENTES ANNUELLES DEPASSENT 33 MILLIONS DE LIVRES.

Ecrire pour Echantillons gratuits à C. ALFRED CHOUILLOU, MONTREAL.

# POUR LES VERS

— LES —

## CRÈMES de CHOCOLAT

### DE DAWSON

Le remède contre les VERS le plus plaisant et le plus sûr qui ait encore été offert au public.

Recommandé par les Médecins

EN VENTE PARTOUT

25 Cents la Boite.

**A. LEOFRED**

(Gradué des Universités Laval et McGill)

INGENIEUR DES MINES.

Bureau principal à Québec.

SUCCESSALE A SHERBROOKE: A MONTREAL, 17 COTE DE LA PLACE D'ARMES.

S'occupe de tout ce qui a rapport aux mines.

1 a - 1 oct



REMEDE NATUREL POUR LES  
Attaques d'Epilepsie, Mal caduc, Hysterie,  
Danse de St. Vite, Nervosité, Hypocondrie, Mélancolie, Inébrété,  
Insomnie, Etourdissement,  
Faiblesse du Cerveau et  
de la Moelle Epinière.

Ce remède agit directement sur les centres nerveux, calmant toute irritation et augmentant l'effusion et la force du fluide nerveux. Il est parfaitement inoffensif et ne laisse aucun effet désagréable.

**GRATIS**

Un litre important sur les Maladies nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les malades pauvres peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.

Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig, de Fort Wayne, Ind., U.S.A., depuis 1876, et est actuellement préparé sous sa direction par la

KOENIG MED CO., CHICAGO, ILL.  
A Vendre par les Droguistes à \$1 la Dose; 6 pour \$5

## ATTRACTION SANS PRECEDENT

Plus de un Demi Million distribué



### LOTIERIE DE L'ETAT DE LA LOUISIANE

Incorporée par la législature pour des fins d'éducation et de charité, reconnue dans la constitution actuelle de l'Etat, en 1879, par une majorité écrasante du vote populaire, et devant continuer jusqu'au 1er janvier, 1895.

Les grands tirages extraordinaires ont lieu semi-annuellement (en Juin et en Décembre), et les tirages à NOMBRE SIMPLE ont lieu dans chacun des autres dix mois de l'année. Tous les tirages se font en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Reputées depuis vingt ans pour l'intégrité de ses tirages et la promptitude de ses paiements.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements pour tous les tirages mensuels et semi-annuels de la Loterie de l'Etat de la Louisiane que nous gérons personnellement les tirages mêmes, et que ces tirages sont faits avec honnêteté, impartialité et bonne foi envers tout le monde; et nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat avec "fac simile" de notre signature dans ses annonces.

*Ed. J. ...*

*J. A. ...*

*M. A. ...*

Commissaires.

Nous, soussignés, banques et banquiers, payerons tous les prix gagnés à la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos comptoirs.

R. M. WALMSLEY, Président Louisiana National Bank  
PIERRE LANAU, Président State National Bank  
A. BALDWIN, Président New-Orleans National Bank  
CARL KOHN, Président Union National Bank.

# BAUME RHUMAL

Remède infallible contre les Rhumes obstinés, la Toux, la Bronchite, la Consommation, l'Asthme, et toutes les Affections de la Gorge et des Pommons. Chaque bouteille contient 20 doses pour adultes, et ne coûte que 25 cents. En vente partout. Dépôt Général, PHARMACIE BARIDON, 1703 RUE STE-CATHERINE, Coin de la Rue St-Denis.



REGULATE THE  
STOMACH, LIVER AND BOWELS,  
AND  
PURIFY THE BLOOD.  
A RELIABLE REMEDY FOR

Indigestion, Biliousness, Headache, Constipation, Dyspepsia, Chronic Liver Troubles, Dizziness, Bad Complexion, Dysentery, Offensive Breath, and all disorders of the Stomach, Liver and Bowels.

Ripans Tablets contain nothing injurious to the most delicate constitution. Pleasant to take, safe, effectual. Give immediate relief. Sold by druggists. A trial bottle sent by mail on receipt of 15 cents. Address

THE RIPANS CHEMICAL CO.  
10 SPRUCE STREET, NEW YORK CITY.

## PILOLES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ETOURDISSEMENTS.

Et de toutes les maux causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

**B. E. MCGALE**  
PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

**E. G. SIMARD, B. C. L.**  
(DE SIMARD & SIMARD)

NOTAIRE PUBLIC

15 RUE ST. JACQUES, MONTREAL.

## BELLE MUSIQUE A VENDRE

NOUS VENONS DE RECEVOIR

3,000 MORCEAUX de MUSIQUE

QUE NOUS VENDONS

10, 15 et 20 Cts.

Nous avons les morceaux les plus nouveaux et les mieux choisis: musique classique, morceaux d'opéra, chansonnettes, danses, etc

Le public est prié de venir visiter notre assortiment, au bureau de *La Bibliothèque à Cinq Cents*.

POIRIER, BESSETTE & CIE,

No. 516 RUE CRAIG, MONTREAL.

LE "SAMEDI" est imprimé avec l'encre

TREADWELL & TESCHNER

32 and 34 Frankfort Street, New-York

## TIRAGE MONSTRE

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, Nouvelle Orléans,

MARDI, 13 DECEMBRE. 1892

Prix Capital . . . \$150,000

100,000 Billets dans la roue.

### LISTE DES PRIX:

1 PRIX DE \$150,000, soit.....	\$150,000
1 PRIX DE \$10,000, soit.....	\$10,000
1 PRIX DE \$20,000, soit.....	\$20,000
1 PRIX DE \$10,000, soit.....	\$10,000
2 PRIX DE \$5,000, soit.....	\$10,000
5 PRIX DE \$2,000, soit.....	\$10,000
25 PRIX DE \$400, soit.....	\$10,000
100 PRIX DE \$100, soit.....	\$10,000
200 PRIX DE \$50, soit.....	\$10,000
300 PRIX DE \$30, soit.....	\$9,000
500 PRIX DE \$20, soit.....	\$10,000

### PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$200, soit.....	\$20,000
100 PRIX DE \$120, soit.....	\$12,000
100 PRIX DE \$80, soit.....	\$8,000

### PRIX TERMINAUX

999 Prix de \$10, soit.....	\$99,900
999 Prix de \$10, soit.....	\$99,900

3,434 Prix se montant à \$530,920

### PRIX DES BILLETS

Billets Complètes, \$10; Demi, \$5; Un-Cinquième, \$2; Un-Dixième, \$1; Un-Vingtième, 50c; Un-Quarantième, 25c.

### PRIX DES CLUBS: \$55 DE BILLETS POUR \$50.

Taux spéciaux pour les agents. Agents demandés partout.

**IMPORTANT.**—Envoyez tout argent par l'express à nos frais, pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons tous les frais, et nous payons tous les frais d'Express sur BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés à nos correspondants. Adressez :

PAUL CONRAD, Nouvelle-Orléans, La.

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible. Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la maille à toutes les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes des prix.

Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux, après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express, *Franches de port*.

**N'OUBLIEZ PAS** que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des Etats-Unis, un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, n'expire que le premier Janvier 1895.

Nous mettons le public en garde contre les contrefaçons et les nombreux billets de certaines loteries qui inondent aujourd'hui le marché, *sans garantie valable*. Insistez que les agents vous vendent des *billets* de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, si vous voulez profiter des avantages immenses qu'elle offre au public.

## HATEZ-VOUS D'ENVOYER 10 CTS

Magnifiques feuilletons à bon marché

10 cts-chaque-10 cts

Seconde édition des deux grands  
feuilletons à sensation,

"L'ANGE DU FOYER"

— ET —

"Le Remords d'un Ange"

que *La Presse* a publiés, contenant l'un 112  
et l'autre 88 pages grand format

SE VENDENT 10 CENTS CHAQUE

— Franc de port —

AU BUREAU DE

La Bibliothèque à Cinq Cents,

516 RUE CRAIG, MONTREAL.